

---

# À la recherche du paradigme de base de la culture francophone d'Amérique

---

Pierre Anctil

*Direction des études et de la recherche  
Ministère des Relations avec les citoyens  
et de l'Immigration*

L'histoire des francophones d'Amérique est connue dans ses grandes lignes depuis au moins la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'était apparue au Québec une école très prolifique d'auteurs et d'essayistes attachés à décrire la fondation et le développement de la Nouvelle-France (Mailhot, 1975 ; Tougas, 1974). Rédigée par des esprits marqués par le courant romantique, dont le principal animateur a été François-Xavier Garneau, puis par des chercheurs attachés à illustrer l'ascendant de l'Église et de sa mission dite civilisatrice, parmi lesquels figure au premier plan l'abbé Lionel Groulx, cette histoire est restée jusqu'à assez récemment une chronique fidèle des événements marquants et une description des figures dominantes au sein des élites religieuses et politiques. Ces partis pris conformes aux vagues de fond de l'historiographie européenne ont débouché sur une littérature très abondante au Québec, préoccupée d'« histoire nationale », mais peu portée à jeter un regard sur les éléments culturels de base qui ont forgé la continuité historique des francophones en Amérique. Ce n'est que récemment que les historiens et les autres spécialistes des sciences humaines se sont penchés sur les aspects moins narratifs et immédiatement chronologiques de l'histoire de l'Amérique française, qui tiennent plus à la culture, à la mémoire collective et

à l'imaginaire (Mathieu et Lacoursière, 1991 ; Mathieu, 1995 ; Lacoursière, 1995-1996). De la même manière, ce n'est que depuis peu que sont apparues des recherches et des études qui débordaient du cadre immédiat de la vallée du Saint-Laurent et du Québec, pour suivre l'évolution de collectivités francophones minoritaires ou diasporiques, enclavées dans un contexte historique qui n'allait pas mener à l'affirmation des mêmes paramètres idéologiques et identitaires (Louder et Waddell, 1983 ; Waddell, 1994).

Ces nouvelles avenues de la connaissance relativement à la francophonie nord-américaine, située à la fois dans sa plénitude continentale et en rapport avec ses caractéristiques culturelles fondatrices, ouvrent la voie à une réflexion de type anthropologique qui viendrait baliser d'une manière particulière l'histoire quatre fois séculaire de l'Amérique française. Le texte qui suit se veut une exploration de ces pistes de recherche rendues plus apparentes depuis peu, mais qui sont toujours en attente d'une systématisation plus poussée ou, à tout le moins, d'un survol d'ensemble. Un peuple, une culture, parcourt l'histoire avec un certain bagage de départ qui correspond à l'ensemble des conditions matérielles et des perceptions qui ont prévalu à certains moments clés de son développement. Ces paradigmes de base apparaissent comme l'assise identitaire d'une collectivité, même si certains de ses éléments ont un caractère subjectif prononcé ou possèdent des volets inexprimés qui les gardent à l'écart du discours dominant. Une telle approche de l'histoire est rendue d'autant plus opératoire pour ce qui est des francophones d'Amérique que, déplacés d'Europe à la faveur d'une vague migratoire transocéanique, l'émergence de leur culture peut être datée assez précisément et le contexte qui lui a donné naissance explicité par une documentation somme toute assez abondante. Malgré cela, et puisque justement le cadre dans lequel ces réflexions ont été menées m'y invitait, j'ai conservé à cette démarche un côté hautement spéculatif. Je me situe ainsi assez près de l'approche anthropologique, plus prompte à jongler sur le sens de la culture et plus intéressée à tirer un enseignement des contraintes matérielles, économiques et perceptuelles au sein desquelles les populations francophones ont été plongées. Ma démarche par ailleurs s'adresse à l'ensemble des

francophones nord-américains, même si pour des raisons géographiques et démographiques le foyer de peuplement de la vallée du Saint-Laurent se trouve plus au cœur de mon propos (Louder *et al.*, 1994). Ce texte englobe donc pour une bonne part dans son approche les peuplements acadiens et louisianais, même si, dans leur cas, des distinctions et des précisions s'imposent (Massignon, 1962 ; Waddell, 1983).

Les francophones d'Amérique sont apparus comme un peuple dans une conjoncture historique bien définie. Cette collectivité est le résultat du projet de coloniser un continent nouvellement découvert, auquel ont participé, dans un climat de fortes rivalités, plusieurs puissances européennes, dont la France. L'impérialisme ainsi manifesté dès le XVI<sup>e</sup> siècle, mais concrétisé pour ce qui est de l'Amérique boréale seulement après 1600, avait pour projet d'installer sur des territoires nouvellement annexés des populations qui incarneraient les projets d'expansion outre-Atlantique des métropoles européennes. Chargés de représenter la couronne et par là d'occuper des espaces rattachés unilatéralement à sa domination, les colons français furent confrontés à un choc culturel très profond qui ébranla les certitudes et les balises héritées des expériences passées. Ce sentiment d'inadéquation découlait en partie des conditions matérielles, géographiques et climatiques qui prévalaient en Amérique du Nord, mais aussi et peut-être surtout, de la rencontre avec les cultures autochtones qui étaient adaptées depuis fort longtemps à leur environnement et qui vivaient en situation d'autarcie complète. L'immigration du XVII<sup>e</sup> siècle fit ainsi naître soudainement et avec force, du fait de la distance physique avec la société d'origine et de l'alternative qu'offraient les cultures amérindiennes, l'idée d'une identité francophone distincte en Amérique, qui déjà n'était plus à construire, mais plutôt à explorer et à actualiser. À ces incertitudes du départ quant à la pertinence de maintenir et de reproduire des modèles de sociétés métropolitains ou européens, s'ajoute la prise de conscience des colons qu'ils se situaient dans un espace continental sans frontières et inconnu selon les critères technologiques et scientifiques du XVII<sup>e</sup> siècle. Le territoire échappe donc aux nouveaux arrivants : il reste sans confins, sans bornes, insaisissable. En fait, pendant toute la période française,

la *terra incognita* américaine alimente chez les Européens un mythe fondateur, à savoir que le continent n'est pas, qu'il ne sert que de porte d'entrée et de passage obligé vers un eldorado asiatique qui se dérobe sans cesse à mesure qu'on pénètre plus avant.

Dans ce contexte, les Français adopteront une stratégie d'occupation du territoire qui leur sera propre et qui distinguera leur intervention de celle des impérialismes britannique ou espagnol : ils mèneront une colonisation expansive du continent, plus préoccupés de parcourir l'espace que de le tenir et de l'occuper (Mathieu, 1991 : chap. 1). Tandis que les anglophones des Treize Colonies plus au sud réalisent une occupation intensive sur une petite bande côtière, les Français, pour parvenir à leurs fins, s'attachent plutôt à maîtriser les voies d'eau, seules avenues de pénétration vers l'intérieur du continent. Ce faisant, ils réalisent peu à peu la vastitude de l'Amérique boréale et l'impossibilité pour les Européens, avec les forces en présence, d'en exploiter pleinement les richesses et le potentiel. Ce constat d'une mobilité incessante et de la précarité des établissements marquera dès les premiers instants les perceptions des populations francophones qui s'installent et introduira une composante d'instabilité au sein de la culture qui prend forme, facilitant d'autant la propension à créer et à susciter de la matière nouvelle, à se situer en position d'ethnogénèse. D'autres facteurs viennent aussi jouer au cours des premières décennies renforçant ce constat d'incertitude et de flottement ; le principal facteur est peut-être que, finalement, la colonie ne recèle qu'une seule richesse exportable vers la métropole : la fourrure. Contrairement aux colonies françaises des Antilles, celle de l'Amérique du Nord ne permettait pas de pratiquer l'agriculture de plantation, que ce soit la canne à sucre, le coton ou toute autre culture extensive. Elle ne recelait, du moins aux yeux des explorateurs de l'époque, aucune richesse minière du genre de celles qui étaient généralement convoitées à la Renaissance, ni or, ni argent, ni pierres précieuses.

En plus d'avoir épargné à la Nouvelle-France des modes de production intensifs en main-d'œuvre qui auraient signifié l'introduction de l'esclavagisme sur une vaste échelle, la fourrure permettait l'établissement d'un rapport particulier avec l'autochtone, rapport qui ne se développera pas au sein des colonies rivales.

Certes l'Amérindien est exploité dans le commerce de la fourrure par l'intermédiaire européen qu'il rencontre, mais il ne peut être éliminé du paysage sous peine de voir disparaître la richesse même qu'il suscite. Il reste le chasseur-cueilleur qui « produit » littéralement le bien échangé et qui est le point d'appui des connaissances requises pour rejoindre l'animal visé dans son environnement naturel. Plutôt que de vouloir asservir les autochtones, les francophones chercheront donc très tôt à délimiter et à préserver les communautés au sein desquelles ils se situent et se reproduisent. Cette recherche de contact prendra dans les premières décennies la forme d'une insistance soutenue, laquelle aura des retombées majeures sur les perceptions et la culture matérielle des francophones d'Amérique (Jaenen, 1976). Par exemple, Jacques Mathieu (1991 : chap. 5) calcule qu'avant 1700 jusqu'à un adulte sur deux fait un voyage depuis la vallée du Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs en quête de fourrures. Des sources historiques citées par le même auteur indiquent par ailleurs qu'en 1685, entre 500 et 800 jeunes francophones sont actifs dans les activités de traite, et ce, souvent au grand dam des administrateurs de la colonie qui voient ainsi s'échapper vers les Pays d'En Haut les forces vives d'une population qu'ils voudraient voir occupée à des activités plus susceptibles d'asseoir l'autorité du roi et la permanence stratégique des établissements. L'agriculture notamment, dont dépendent pour leur survie sous la période de la Nouvelle-France 80 % de la population francophone, ne sera avant, le XIX<sup>e</sup> siècle, qu'une activité marginale sur le plan économique. Souvent même sous le Régime français, elle servira de prétexte pour se rapprocher de la « sauvagerie » et, par le biais du système du rang, des réseaux hydrographiques menant vers l'intérieur du continent.

## UN CONTEXTE D'ETHNOGÉNÈSE

Quatre vecteurs identitaires marquants se dessinent lors de cette période fondatrice de la Nouvelle-France ; ils définissent les paramètres d'une culture francophone d'Amérique en gestation. Plus tard, quand le traité de Paris (1763) aura mis fin à la souveraineté politique française et qu'apparaîtront, au siècle suivant, des

phénomènes sociaux nouveaux, comme l'industrialisation et l'urbanisation, ou des technologies inédites, comme le chemin de fer, le métier à tisser mécanique et l'énergie hydraulique, les francophones ne feront que remanier et remodeler un paradigme culturel déjà établi qui allait s'avérer hautement adaptable dans les circonstances. Les quatre volets sont : le statut de minoritaire des francophones d'Amérique ; le fait qu'ils aient créé très tôt un type de culture nord-américaine hautement adaptée ; que celle-ci ait été marquée par la convergence culturelle et le métissage ; et, enfin, qu'elle ait revêtu, dans ses productions spirituelles et dans son rapport à la nature, un caractère de mysticisme prononcé. Chacun à sa manière, ces points de repères découlent d'une pratique culturelle mouvante et fluide et forment une quadrilogie que je vais tenter de mieux cerner dans les lignes qui suivent.

Les francophones d'Amérique constituent, au XVII<sup>e</sup> siècle, une collectivité qui non seulement a le regard tourné vers un continent immense, mais, en plus, se compose au point de départ d'un nombre très restreint d'individus. Jusqu'en 1660, seules 3 000 personnes d'origine française traversent l'océan pour faire souche dans le Nouveau Monde. En tout, au cours du siècle et demi que dura le pouvoir politique français en Amérique, 10 000 immigrants se convainquent de rester soit dans la vallée du Saint-Laurent, soit dans l'arrière-pays des Grands Lacs et des affluents du Mississippi (Bouchard *et al.*, 1993 ; Mathieu, 1991 : chap. 4). Plus du double peut-être fit le trajet à un titre ou à un autre, mais au moins la moitié retourna en Europe après avoir rempli les termes de leur contrat ou achevé leur mandat administratif. Le pouvoir d'attraction réduit de la Nouvelle-France auprès des populations françaises européennes allait placer les francophones dans une situation de déficit démographique grave face vis à vis les autres établissements concurrents en Amérique, dont les Treize Colonies britanniques situées plus au sud. Il en serait de même par rapport aux populations autochtones tout au long de la période française, sauf dans la vallée du Saint-Laurent, où la présence iroquoise était plutôt réduite au moment du contact (Delâge, 1985). Le résultat net de cette minoration se lit très bien au moment de la Conquête britannique de 1763. À cette date, les communautés francophones nord-américaines

alignent près de 70 000 personnes, surtout regroupées autour de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal, tandis que les Britanniques, massés le long de la côte atlantique, constituent une population de près de 2 millions d'individus. C'est ce qui a fait dire à plusieurs historiens, dont Groulx lui-même (1970), que le déclin et la chute de la souveraineté française en Amérique étaient une affaire réglée depuis au moins le deuxième tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Alexis de Tocqueville, quant à lui, observera à l'été de 1831, lors d'une visite au Bas-Canada, après avoir séjourné quelque temps dans la ville de Québec et côtoyé les Canadiens français de l'époque : « Je n'ai jamais été plus convaincu qu'en sortant de là que le plus grand et le plus irrémédiable malheur pour un peuple c'est d'être conquis » (Tocqueville, 1973 : 92). Même en dehors de toute référence politique, et à supposer que l'on puisse congédier toute réflexion relative à l'assujettissement civil et militaire de 1763, il reste qu'une minorisation démographique permanente allait façonner le devenir culturel des francophones d'Amérique et imprimer à leur parcours historique une direction particulière. En fait, on pourrait sans doute bâtir une théorie de la culture en distinguant, d'une part, celles qui sont majoritaires et s'affichent comme telles et, d'autre part, celles qui subissent le poids du nombre et résistent par d'autres moyens que la masse des adhérents et l'inertie d'une forte présence. D'autres mécanismes que le volume sont requis des cultures minoritaires pour persister à la face de plus grands ensembles, comme un rapport particulier à l'histoire, un sens aigu de la solidarité intracommunautaire ou l'idée d'une mission collective qui dépasse les besoins de reproduction immédiats, tel le providentialisme ou encore le messianisme. Dans le cas des francophones, on peut ajouter un taux de natalité exceptionnellement élevé et la capacité de consolider très tôt une culture originale et inédite dans un environnement nouveau. Il reste que, comme d'autres peuples minoritaires, les francophones d'Amérique feront l'expérience amère d'une marginalisation plus ou moins poussée selon les époques et les régimes, selon qu'ils habiteront le Québec ou les communautés de la dispersion ailleurs sur le continent. Ce regard oblique et inquiet sur les choses frappera toute la culture d'une manière indélébile et se perpétuera jusqu'à

aujourd'hui. On en trouve d'ailleurs très nettement les traces à des époques aussi exaltantes que la Révolution tranquille :

or je suis dans la ville opulente  
 la grande Ste. Catherine Street galope et claque  
 dans les Mille et Une Nuits des néons  
 moi je gis, muré dans la boîte crânienne  
 dépoétisé dans ma langue et mon appartenance  
 déphasé et décentré dans ma coïncidence  
 ravageur je fouille ma mémoire et mes chairs  
 jusqu'en les maladies de la tourbe et de l'être  
 pour trouver la trace de mes signes arrachés emportés  
 pour reconnaître mon cri dans l'opacité du réel.

or je descends vers les quartiers minables  
 bas et respirant dans leur remugle  
 je dérive dans des bouts de rues décousus  
 voici ma vraie vie – dressée comme un hangar –  
 débarras de l'Histoire – je la revendique  
 je refuse un salut personnel et transfuge  
 je m'identifie depuis ma condition d'humilié  
 je le jure sur l'obscur respiration commune  
 je veux que les hommes sachent que nous savons  
 (Miron, 1994 : 78-79).

Par ailleurs, la culture des francophones d'Amérique n'est pas née que d'une lente évolution qui la rattachait directement à des périodes immémoriales. Elle est le fruit, comme nous l'avons vu, d'un accident historique ponctuel, soit une migration transocéanique, puis d'une rencontre avec un continent inconnu jusque-là et ses populations autochtones. Or, dans ce contexte de découvertes et d'élargissement des limites de l'humanisme classique, l'histoire s'accélère prodigieusement et produit les conditions propices à un processus d'évolution constante des sociétés occidentales. Les premiers immigrants européens en Amérique, même s'ils ne pouvaient prévoir au XVII<sup>e</sup> siècle le rythme de croissance économique et démographique phénoménal qui serait

imprimé aux sociétés dites coloniales, portaient déjà en eux les germes du changement culturel et du progrès matériel. Les francophones, arrivés et installés dès la première heure, feront, dans ce contexte, plus profondément et plus complètement que les habitants des autres colonies concurrentes, l'expérience de la nord-américanité sous toutes ses facettes. Non seulement ils parcoureront mieux et plus longtemps le continent dans son ensemble, mais leurs rapports avec ses habitants d'origine seront plus soutenus et empreints d'une certaine réciprocité. Somme toute, ils auront l'occasion de s'imprégner des caractéristiques propres à la nord-américanité originelle, et ce, suffisamment tôt pour en être marqués à une heure où les grands enjeux du développement économique et de la concurrence des impérialismes n'ont pas encore été fixés définitivement. Cette primauté et cette polyvalence de l'établissement français allaient conférer aux francophones un avantage décisif dont ne pourront bénéficier les immigrants subséquents des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, soit celui d'avoir pu «inventer» à partir de leurs propres ressources une culture inédite au regard de l'Europe, qui tirera profit du siècle et demi de présence politique française pour se stabiliser et se consolider.

Jacques Mathieu (1991 : chap. 7), en accord avec d'autres historiens, estime qu'il avait suffi au XVII<sup>e</sup> siècle de trois générations pour creuser une distance culturelle infranchissable entre les francophones nord-américains et tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, traversaient l'Atlantique depuis la France pour la première fois. Dès 1660, l'acte de naissance d'une collectivité autonome sur le plan culturel est attesté dans la vallée du Saint-Laurent, et ce, indépendamment des volontés des administrateurs de la colonie ou des compagnies marchandes qui s'y étaient fixées à la suite de l'obtention de monopoles royaux. Une telle ethnogénèse était d'autant plus favorisée que, quoique peu nombreux, les immigrants français provenaient de régions et de couches sociales assez diversifiées. Formant à l'arrivée une véritable mosaïque culturelle, les francophones d'Amérique, issus d'une France qui, encore au XVII<sup>e</sup> siècle, s'avère très multiple sur le plan linguistique, eurent d'autant plus à inventer un nouveau modèle qu'aucune des sous-cultures en présence ne réussit à s'imposer sur place par la

force du nombre. En fait, la culture des francophones nord-américains tire partie des conditions très particulières qui prévalent au sein de la colonie naissante et qui diffèrent radicalement de celles qu'on rencontre dans la mère patrie à la même époque. Le régime féodal n'a pas cours sur les rives du Saint-Laurent de la même manière qu'en Europe et les seigneurs ne peuvent prétendre aux mêmes avantages décisifs sur le plan social et économique, même s'il s'en trouve qui soient assez téméraires pour exploiter leur propriété et y résider tout à la fois (Trudel, 1971 ; Harris, 1984). Pendant longtemps, l'état de développement agricole de la Nouvelle-France avait interdit aux suzerains d'espérer obtenir des revenus substantiels de leur fief médiocrement mis en valeur ou, même pour l'essentiel, resté non défriché. L'État, d'autre part, présent formellement dans les villes de Québec et de Montréal et visible surtout sous la forme des importantes garnisons qui y résident, s'estompe dès que l'on perd de vue les murailles des fortifications, à tel point que les gens du pays n'ont pas vraiment à se soucier de lui résister :

Rien ni personne ne semble échapper au contrôle des autorités [...] la vie paraît étroitement quadrillée par le pouvoir, les institutions qu'il a mises en place et l'administration qu'il s'est donnée [...]. Tout cet encadrement ne doit pas faire illusion. Entre le présent et le vécu, il existe une marge qui semble considérable (Mathieu, 1991 : 100-101).

La Nouvelle-France par ailleurs n'a pas compté de guildes de métier ni de corporations dans le sens strict du terme : les travailleurs compétents sont trop rares et trop utiles dans la colonie pour qu'on règlemente leur accès aux chantiers et aux ateliers. Fait exceptionnel, les terres sont très abondantes et peu coûteuses, ce qui place l'agriculteur nord-américain aux antipodes de ses vis-à-vis européens qui émergent d'une paysannerie plusieurs fois séculaire. Toutes ces circonstances laminent les statuts sociaux vers le bas et, dès le départ, contribuent massivement à créer une société sans hiérarchie particulière autre que formelle et, par là, une culture égalitaire. Répondant à ce contexte, les lois de la colonie diffèrent de manière marquée de celles qui sont en vigueur au même moment dans la mère patrie et reconnaissent implicitement l'égalité des personnes, principe qui devra attendre les années de la Révolution

pour être entériné sur le sol français. À ce portrait, étonnant pour l'époque, s'ajoute le fait que la censure gouvernementale est absente dans les villes et, à plus forte raison, dans les campagnes ; la seule structure sociale à peu près universelle en Nouvelle-France au sein des populations de souche européenne est l'unité paroissiale, créée aussi tardivement qu'en 1680 par Mgr de Saint-Vallier. À ces facteurs déterminants, il faut ajouter le fait que la technologie en vigueur en Occident au XVII<sup>e</sup> siècle est insuffisante pour procurer un avantage décisif aux colonisateurs sur les populations autochtones, que les modes de production restent largement préindustriels et préurbains et que les moyens de transport terrestres dans la vallée du Saint-Laurent sont insuffisants pour permettre le déplacement ordonné et efficace d'une unité militaire d'envergure. En somme, le rapport de l'homme à son environnement, par le biais des techniques, des mentalités et des structures sociales, reste fondamentalement le même en Amérique lors de la période française que celui qui avait prévalu en Europe au haut Moyen Âge (Bloch, 1971). Cependant, cette prémodernité des outils et des moyens ne doit pas faire illusion sur l'état d'esprit et les perceptions éminemment novatrices des Nord-Américains par rapport à la société dont ils sont issus qu'ils contredisent en toute liberté, sans même l'ombre d'un soulèvement ou d'une révolte organisée.

## L'ONDE DE CHOC DE LA NORD-AMÉRICANITÉ

Au départ, sur le plan culturel, l'américanité ne pouvait signifier autre chose qu'une rencontre entre peuples que l'histoire n'avait jamais mis en présence et qui avaient suivi, dans leur développement, des voies radicalement divergentes. La prise de conscience de cette altérité radicale et de ses conséquences pour chaque partie allait marquer en profondeur la culture des francophones nord-américains. Le moment du premier contact peut aussi être compris comme l'instant où apparaissent et se manifestent clairement les virtualités de l'univers culturel des habitants européens de la colonie française. C'est à partir de cette conjoncture unique, porteuse d'une certaine innocence, que des romantiques comme Chateaubriand et Jean-Jacques Rousseau, quelques

décennies plus tard, expliciteront les perceptions et les gestes des nouveaux habitants placés sous le signe de l'échange interculturel et du métissage. À peu près rien de ce que les colonisateurs amènent avec eux comme bagage culturel et matériel ne peut assurer leur survie, à moins qu'ils ne consentent à l'adapter et à le modifier au regard de l'expérience acquise et transmise par les premiers occupants du continent. Il en résultera une série d'emprunts massifs à l'amérindianité, qui placeront les francophones résolument sous le signe de la convergence culturelle et de l'ouverture à l'altérité (Côté *et al.*, 1992).

Cette propension hâtive des francophones au remaniement et à l'innovation culturelle portera sur des aspects fondamentaux du rapport à l'environnement nord-américain, comme le déplacement dans l'espace et la perception de la distance, le rapport au froid, la connaissance de la flore et de la faune et, enfin, l'impact du déroulement des saisons sur les coutumes sociales. Même les méthodes de guérilla par petites bandes mobiles privilégiées par les autochtones finiront par s'imposer aux colons français comme plus adaptées aux exigences du terrain à couvrir (Chartrand, 1993). Plus finement, les nouveaux occupants intérioriseront aussi l'esprit d'indépendance des premiers habitants de l'Amérique – leur désir constant de mouvance spatiale, leur sens du surnaturel et de la spiritualité – tant et si bien que le résultat finira par désespérer les administrateurs envoyés par la couronne qui s'étaient pris à espérer exactement l'inverse (Charlevoix, 1744, tome 3 : 172 ; Mathieu, 1991 : 119). Notamment, l'idée amérindienne d'un panthéisme diffus, de la qualité surnaturelle des bêtes et des êtres inanimés et de l'absence de rupture nette entre l'au-delà et l'ici-bas sera transmise jusque dans le folklore des francophones et dans leur rapport de quotidienneté avec le religieux.

Malgré des ruptures profondes, comme la notion que le sol puisse relever de la propriété privée, l'existence d'un contrôle social permanent sous la forme d'un État et la sédentarisation plus poussée par le biais de l'urbanité et surtout de l'agriculture, le télescopage de l'acquis culturel francophone et de l'amérindianité laissera des traces durables. Ce sont les forces de convergence que des auteurs comme Charlevoix et Tocqueville sauront reconnaître chez les habitants du

Nouveau Monde, d'autant plus facilement qu'eux-mêmes, en tant qu'Européens de passage, n'en avaient pas subi l'influence. Tocqueville en particulier a laissé des observations tout à fait symptomatiques du fossé qui s'était creusé dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle entre francophones de part et d'autre de l'Atlantique. Lors de son voyage en 1831, l'auteur de *De la démocratie en Amérique* avait été saisi jusqu'au tréfonds de l'âme par l'intensité du remaniement subi par les francophones nord-américains en deux siècles, grâce, notamment, à leurs rapports avec les premiers habitants du continent. Tocqueville (1973 : 56-57) a résumé la teneur de son émotion dans quelques lignes relatant un événement en apparence anodin vécu lors de ses déplacements dans les hauts pays :

Les Indiens firent halte en cet endroit ; ils s'entourèrent de leurs couvertures pour éviter la piquûre des moustiques et, se couchant dans l'herbe, ils ne formèrent plus bientôt qu'une boule de laine à peine perceptible [...]. Nous mîmes nous-mêmes pied à terre et attendîmes patiemment ce qui allait suivre. Au bout de quelques minutes un léger bruit se fit entendre et quelque chose s'approcha du rivage. C'était un canot indien long de dix pieds environ et formé d'un seul arbre. L'homme qui était accroupi au fond de cette fragile embarcation portait le costume et avait toute l'apparence d'un Indien [...]. Comme je me préparais moi-même à y monter, le prétendu Indien s'avança vers moi, me plaça deux doigts sur l'épaule et me dit avec un accent normand qui me fit tressaillir : « N'allez pas trop vite, y en a des fois ici qui s'y noient ». Mon cheval m'aurait adressé la parole que je n'aurais pas, je crois, été plus surpris.

Cet épisode du « compatriote sauvage » de Tocqueville préfigure l'apparition de la nation métisse de la Rivière-Rouge, au Manitoba, et les péripéties qui se dérouleront entre 1870 et 1885 : le combat de Louis Riel et de Gabriel Dumont pour la faire reconnaître politiquement par Ottawa et par l'Église de Montréal (Woodcock, 1986). Il amène aussi à réfléchir sur la manière dont s'est faite la transition entre la culture française d'origine et la francophonie nord-américaine. Entre la France et sa colonie de la vallée du Saint-Laurent, il n'y eut, malgré l'éloignement et l'immigration, ni discontinuité ni rupture, mais plutôt évolution différentielle de certains éléments culturels présents à l'origine, situés par la suite autrement par rapport à l'ensemble. L'impression laissée en est une de distorsion historique, qui produit de l'intérieur

même du matériau culturel importé d'Europe une ethnogénèse de grande proportion, à tel point que les voyageurs de passage ne s'y retrouvent plus malgré les aspects de similitude toujours présents :

Cette identité ne résulte pas (la canadienne) d'une construction entièrement nouvelle. Elle s'érige, se façonne et se définit sur des fondements bien français. Sa souche et ses racines sont typiquement françaises et ne seront jamais reniées. C'est plus simplement le fruit de l'arbre qui s'adapte ou se transforme, comme résultat d'une transplantation ou d'une greffe (Mathieu, 1991 : 120).

L'historien Mathieu souligne par exemple, dans son ouvrage sur la Nouvelle-France, que les régions et les localités de départ en France furent si variées et les conditions de la migration furent telles que peu d'identités régionales ou locales se perpétuèrent en Amérique. Les langues et les dialectes particuliers de la France du XVII<sup>e</sup> siècle furent perdus très tôt dans la vallée du Saint-Laurent au profit, paradoxalement, d'une unification linguistique impensable au même moment dans la patrie d'origine (Poirier, 1994). Il en fut de même des caractéristiques propres à la sociabilité, à la sphère familiale et à la pratique religieuse de certaines sous-cultures fortement enracinées dans quelques provinces de France qui ne trouvèrent pas en Amérique une masse critique suffisante à leur maintien (Mathieu, 1991 : chap. 4). Le laminage auquel furent soumises les variations territoriales très anciennes et très marquées de la culture française réorientèrent fortement l'ensemble nouvellement transplanté, déjà ébranlé et rendu malléable par le choc d'un déplacement spatial inédit dans l'histoire de l'Europe. C'est ainsi qu'à défaut de la lettre, l'esprit d'une France émergeant à peine du Moyen Âge se perpétua sur de nouveaux rivages.

La langue parlée en Nouvelle-France – et qui deviendra le fondement du français nord-américain –, autant celui de la vallée du Saint-Laurent et de ses nombreuses diasporas du XIX<sup>e</sup> siècle que celui de l'Acadie, est aussi symptomatique des transmutations qui auront cours en Amérique boréale et révélatrice du point de départ historique de ces francophonies. On connaît mieux aujourd'hui la diffusion et la différenciation des formes du français nord-américain sur un vaste espace à partir des trois communautés souches québécoise, acadienne et louisianaise (Valdman, 1994). Il n'y a

aucun doute cependant que la langue qui est transposée outre-Atlantique se situe à une période charnière, sur le plan historique, entre le moyen français de la fin de la période médiévale et le français qui émerge à la Renaissance dans sa forme moderne :

Ceci dit, les linguistes sont en général d'accord pour fixer la date de naissance du français moderne à l'avènement des Valois, 1328 [...] considérant que c'est vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle que se généralisent les nouveaux caractères phonétiques, syntaxiques propres au français moderne [...]. Mais comme on l'a dit, beaucoup de formes archaïques vont survivre encore longtemps dans le nouveau système et troubleront son équilibre jusqu'au moment – encore lointain – où ces vestiges de l'ancien idiome auront été complètement éliminés. Ce n'est qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle que la langue arrive à un point de maturité où elle sera normalisée et stabilisée [...] (Guiraud, 1972 : 12-13).

Plusieurs éléments phonétiques situent le français québécois et acadien dans le domaine d'un état de langue qui, à cette époque, s'efface devant un autre, comme l'assibilation (prononciation d'une sifflante au lieu d'une occlusive dans certains mots), la prononciation de certaines consonnes finales et l'allongement des voyelles (diphthongaison). Cette prise plus directe sur le domaine médiéval préscientifique et pré littéraire, soit prédatant l'influence des Lumières et l'apparition de l'école publique généralisée, caractérise le paradigme culturel des francophones d'Amérique jusqu'à ce jour et lui confère un élément d'oralité nettement plus marqué que celui de ses vis-à-vis européens. On trouve là un des fondements d'une culture qui manqua, en bonne partie, le virage du classicisme resté trop lointain sur le plan géographique pour atteindre une colonie naissante. Il est en effet important de noter que l'apparition chez les francophones nord-américains d'une littérature et d'une créativité artistique aspirant à l'autonomie n'eut lieu véritablement qu'au moment où s'épanouissait en Europe l'élan romantique (Tougas, 1974 : chap. 1). Cet état d'esprit correspondait d'ailleurs beaucoup mieux aux conditions propres à l'Américanité que celui de la période classique qui reposait sur une notion idéalisée et abstraite du beau.

Ce hiatus de l'esprit classique au sein des couches populaires toujours abouchées sur un état de culture préindustriel et encore imprégné du fonds médiéval commun à toute l'Europe du Nord allait

aussi permettre à la culture des francophones nord-américains de faire l'économie d'un événement capital de l'histoire occidentale : la Révolution française. Les échos de ce bouleversement social, porteur à plus long terme d'une modification profonde des mentalités et des façons d'agir, ne seront ressentis que très indirectement dans la vallée du Saint-Laurent et se manifesteront surtout grâce à l'arrivée, quelques années plus tard, de réfugiés, membres d'un certain clergé catholique chassés par le souffle trop ardent de l'esprit révolutionnaire (Savard, 1989). La rupture, née de la Conquête, entre la France et son ancienne colonie, marqué surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle par l'absence de contact direct et constant, se doublera, au XIX<sup>e</sup> siècle, d'un fossé beaucoup plus profond lié à la nature même des modifications politiques dont sera saisie la société française. La culture des francophones nord-américains revêtra ainsi au regard de son ancienne mère patrie un caractère de conservatisme linguistique et d'immobilisme archaisant qu'accentuera la poussée en Europe des idées modernes, des avancées scientifiques, du cosmopolitisme urbain et de la démocratisation des pouvoirs. Cette distance, voire cette divergence fondamentale après 1789 des deux rameaux culturels sous la poussée des forces de changement social qui se sont manifestées en Europe, ne manquera pas d'être remarquée par ce même Tocqueville lors de son bref séjour au Bas-Canada. Homme des révolutions, partisan des nouvelles doctrines politiques, il notait en 1831 dans son journal à propos des francophones d'Amérique :

Je ne puis vous exprimer quel plaisir nous avons éprouvé à nous retrouver au milieu de cette population. Nous nous sentions comme chez nous, et partout on nous recevait comme des compatriotes, enfants de la Vieille France comme ils l'appellent. À mon avis l'épithète est mal choisie. La Vieille France est au Canada, la nouvelle est chez nous (Tocqueville, 1973 : 108).

Le dernier vecteur identitaire des francophones nord-américains s'exprime au travers d'un certain rapport privilégié au divin, tel qu'il est incarné par une approche mystique et prophétique par rapport à la nature et au continent qui se dresse devant eux et, plus tard, par rapport au déroulement de l'histoire. Les immigrants s'installent au XVII<sup>e</sup> siècle dans la vallée du Saint-Laurent et, au siècle suivant, parcourent, grâce au réseau hydrographique, un territoire immense et se confrontent à des forces apparemment

inépuisables. Tandis que l'Europe au début de l'ère moderne voit sans cesse reculer le domaine de la vie primitive et avancer celui de l'habitat humain, l'Amérique offre au contraire l'impression d'une immensité sans borne qu'aucune intervention organisée et concertée de la culture occidentale ne parviendra à baliser. Ce sentiment de grandeur insondable ressenti devant le continent américain contredit le nouveau système de pensée de la modernité, qui vise à placer l'humain au cœur de la finalité ultime des choses et qui réduit à rien les balbutiements de la civilisation scientifique et technologique. En fait, il faudra attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'apparaissent les outils et les moyens d'une lutte plus égale par rapport aux forces d'une nature vierge, soit essentiellement le chemin de fer et le fusil à répétition. De passage à Saginaw, dans la péninsule du Michigan, Tocqueville écrit en août 1831 :

Il n'y a pas parmi nous de pays si peu peuplé où une forêt soit assez abandonnée à elle-même pour que les arbres, après avoir suivi tranquillement leur carrière, y tombent enfin en décrépitude. C'est l'homme qui les frappe dans la force de leur âge et qui débarrasse la forêt de leurs débris. Dans les solitudes de l'Amérique, la nature dans sa toute puissance est le seul agent de ruine, comme le seul pouvoir de reproduction (Tocqueville, 1973 : 51).

À ce poids de la nature et cette insignifiance de l'action humaine, s'ajoute la quête parfois explicite parfois sous-jacente chez les colonisateurs, d'un nouveau modèle de société qui surmonterait les vicissitudes et les échecs de l'Europe des guerres de religion. Le mythe du recommencement et de l'ultime régénération humaine trouve en Amérique un terrain éminemment fertile que rien ne contredit aux premières heures de la colonisation. Nombre d'auteurs européens, qui ne mirent jamais les pieds de l'autre côté de l'Atlantique, ne s'y sont d'ailleurs pas trompés en reconnaissant aux premiers habitants du Nouveau Monde un caractère de supériorité morale, qu'ils jugeaient né de leur mépris des hiérarchies sociales et de leur ignorance de l'écriture. Cette vision biblique, devant une Égypte corrompue, d'une fuite vers la Terre promise au travers de vastes étendues d'eau, se concrétisa en 1642 dans le projet religieux de la fondation, à Montréal, d'un avant-poste voué à l'idéal d'une contre-réforme éprise de conversion et de renoncement (Moore, 1988 : 135 ; Linteau, 1992 : chap. 2). Le plan initial de Paul de

Chomedy de Maisonneuve et de ses commanditaires religieux de la Compagnie des Cent-Associés, même s'il fut détourné de ses fins premières par l'arrivée d'une garnison militaire et par les impératifs du commerce des fourrures, était néanmoins l'indice de la profondeur d'un élan mystique qui fut repris à divers titres et parfois dans les plus humbles tâches par plusieurs générations de simples travailleurs agricoles ou urbains. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle en Amérique, la diaspora, l'éloignement et le nomadisme vécus par les diverses populations francophones, l'absence de distance entre les masses et les élites cléricales, le peu de force de la tradition savante dans l'Église locale et les rigueurs d'un missionariat permanent ont continué d'alimenter et de maintenir au cœur de la culture l'élan mystique religieux. Ce mouvement de l'âme et cette sensibilité particulière au divin se sont manifestés de façon éclatante au XX<sup>e</sup> siècle à Montréal par l'action de deux figures emblématiques, en apparence situées aux antipodes, mues par une même compréhension messianique de la francophonie nord-américaine : Alfred Bessette, le thaumaturge des ouvriers, mieux connu sous le nom de frère André (Hatch, 1959), et Lionel Groulx, chantre d'une interprétation providentielle de l'histoire (Frégault, 1978).

## **PEUPLE DE CONVERGENCE CULTURELLE**

Il est probable que la réflexion ne fait que s'amorcer concernant le sens qu'il faut donner à l'expérience proprement culturelle des francophones d'Amérique. Les quatre siècles d'histoire, dont il est question dans cette quête de signification profonde, couvrent justement la période au cours de laquelle l'Europe remania de fond en comble son rapport à la nature et l'homme occidental sa place dans l'ordre des choses. Aucune autre société coloniale nord-américaine ne se trouva par ailleurs autant en position de parcourir le continent et de s'imprégner aussi tôt de ses caractéristiques géographiques et mythiques. Les parlants français du Nouveau Monde occupent enfin une position excentrique particulière au sein de la francophonie, en ce qu'ils furent les seuls à faire souche historiquement de façon durable hors de l'Europe, renouvelant par là d'une manière inédite et inattendue, avant le

siècle des Lumières, une tradition culturelle dont le centre de gravité géographique était situé résolument sur le versant oriental de l'Atlantique. Cette aventure culturelle des francophones en Amérique, avec tout ce qu'elle comportait d'imprévu, passa largement inaperçue en France où elle ne laissa que peu de traces malgré son caractère hautement novateur. Montaigne, Montesquieu, Rousseau et les encyclopédistes notèrent tous avec un enthousiasme empreint de curiosité l'existence d'une autre humanité en Amérique, mais ils firent peu de cas des établissements français sur le même continent et de l'occasion qu'ils offraient de renouveler les paramètres culturels français (Ancil, 1980).

Une autre des difficultés du thème que nous avons développé vient de ce que la francophonie nord-américaine est essentiellement le résultat du colonialisme d'Ancien Régime, système qui fut balayé par les révolutions. Certes, l'impérialisme français réapparut sous une autre forme au XIX<sup>e</sup> siècle et connut, à l'instar de celui des autres nations européennes, une expansion prodigieuse sur tous les continents, mais il se reconstitua sur des bases entièrement nouvelles qui masquèrent les réalités de la période précédente. En un âge marqué par l'industrialisation et la recherche de matières premières susceptibles de nourrir des infrastructures de production considérables, l'installation de populations européennes occupées à subsister sur des bases agricoles prenait un relief plutôt secondaire. Il n'y eut plus en ce siècle d'urbanisation massive, la volonté ou sans doute même la possibilité de mettre en place dans les colonies un rapport entre les autochtones et les colonisateurs, qui s'appuie sur une interpénétration culturelle patiente et mutuellement consentie. La distance entre les natifs et les nouveaux occupants s'approfondit ainsi au point de prendre une coloration raciale et de bloquer l'apparition de groupes métissés, sur un plan ou l'autre, capables d'offrir un point de jonction et d'échange constructif entre la métropole et les territoires d'outre-mer.

Ce rôle d'intermédiaire culturel aux compétences très étendues et apte à se maintenir au-delà des vicissitudes particulières de l'histoire avait constitué le paradigme de base de la culture francophone d'Amérique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ; pont entre un continent sans contours précis habité par une humanité autochtone,

dite primitive, et une lointaine métropole, encore en émergence, et occupée très largement à définir sa place dans le concert des nations européennes. La lenteur toute prémoderne du déroulement de l'histoire sur le continent américain en cette période, la faiblesse du nombre, l'ampleur de l'espace non parcouru avaient conspiré à accorder aux francophones natifs du continent et « américanisés », la tâche d'interpréter la distance entre les pôles contraires de la civilisation et de la sauvagerie, entre les paysages façonnés par l'*homo agricolus* au levant et ceux qui demeureraient intouchés au couchant. Peuple truchement, les francophones d'Amérique ont pris forme culturellement dans un vaste interstice temporel et spatial, rupture béante entre les mondes et source de constructions mythiques littéralement famineuses : l'Amérique.

Il ne faut pas se surprendre que toute une communauté humaine ait pu pendant un certain intervalle historique servir de point de repère à d'autres et incarner le lieu même de l'échange culturel. Ce genre de situation a été relativement courante depuis les temps préhistoriques, quand la diffusion des techniques, des idées et des croyances religieuses passait par des carrefours géographiques obligés tenus par une bande, une tribu ou un peuple. Il est plus rare qu'une culture nouvelle apparaisse dans une telle conjoncture et se maintienne longtemps. Ceci arrive surtout si la distance entre les deux ensembles entrés en contact est grande et si un abîme de perception les sépare. La vallée du Saint-Laurent a été un tel corridor d'échange intensif pendant assez longtemps au profit de deux courants culturels assez dissemblables pour que ses résidents, issus de la colonisation, se voient obligés de réaliser une certaine synthèse de ces forces contraires. Amérindiens et Européens s'y sont trouvés en situation d'équilibre relatif suffisamment longtemps, les uns cherchant la coopération des autres dans l'établissement d'un processus bénéfique d'échange, pour que les francophones d'Amérique finissent par en intérioriser les paramètres.

## VERS UNE NOUVELLE DYNAMIQUE

La Conquête de 1759 n'a pas vraiment altéré le rapport exceptionnel des francophones nord-américains à l'altérité et à leur

situation géographique clé. Si la guerre de Sept Ans modifie sensiblement la gestion politique de la colonie et remplace Paris par Londres, ce qui a des conséquences incalculables pour la culture francophone mais encore difficilement prévisibles au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle laisse intacte la position des parlants français comme artisans privilégiés du dialogue entre l'américanité et l'Europe. Pendant près d'un siècle encore, la pénétration vers l'intérieur du continent, le commerce des fourrures sur une vaste échelle et la christianisation des autochtones seront à la base de la collectivité dite canadienne-française, autant ses humbles coureurs de bois et ses travailleurs manuels que ses prêtres et ses défricheurs. Le nombre d'anglophones, autant les administrateurs que les commerçants ou les agriculteurs au Québec en 1812, ne s'élèvera qu'à 30 000, soit moins de 10 % de la population totale (Rudin, 1986 : chap. 1). Au plus fort de la poussée démographique britannique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la proportion d'anglophones sur le territoire québécois ne dépassera jamais 25 %. C'est plutôt le peuplement intensif de l'intérieur du continent, surtout sur le versant américain des Grands Lacs après la fin de la guerre civile de 1861-1865, l'industrialisation, symbolisée par l'arrivée du chemin de fer, de même que l'asservissement définitif des autochtones qui mettent fin à la vocation d'intermédiaires culturels des francophones.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, au Canada comme aux États-Unis, une immigration nouvelle venue d'Europe orientale et méridionale sera utilisée pour accélérer le peuplement des vastes espaces nord-américains et fournir de la main-d'œuvre aux industries de transformation. Contrairement aux francophones de l'époque préindustrielle, ces nouveaux venus ne chercheraient pas à conserver au-delà de la deuxième génération une identité linguistique et culturelle séparée, du moins dans le contexte de la société anglophone dominante. Là où les premiers avaient bénéficié de deux siècles pour tisser, en situation de quasi autarcie, de solides liens avec l'américanité, les seconds ont dû entrer immédiatement en usine pour former un prolétariat urbain. Dans ce contexte radicalement différent, les migrants de l'industrialisation ont préféré troquer une certaine mobilité sociale contre l'abandon de leurs caractéristiques culturelles particulières (Wisse, 1996). Les

francophones immigrants du XVII<sup>e</sup> siècle n'eurent jamais à faire ce choix ni à vivre ce dilemme. Au contraire, la culture d'origine était devenue le matériau même d'une haute adaptabilité à la nouvelle donne continentale et le véhicule de l'échange entre les peuples. Voilà pourquoi le modèle étatsunien ne pouvait être considéré comme susceptible de conduire au maintien du paradigme de base de la francophonie nord-américaine et qu'il fut rejeté du Canada français comme antinomique, sauf précisément en Nouvelle-Angleterre où une émigration de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avait amené une forte masse de parlants français (Anctil, 1983 ; Roby, 1990).

L'angle de recherche plus culturel que nous venons d'explorer, concernant l'histoire des francophones d'Amérique, n'a pas encore produit tous ses fruits. La voie est tracée cependant depuis quelques années par l'élargissement de la réflexion et l'abandon de certains réflexes, nés de partis pris purement idéologiques, qui bloquaient l'horizon en vue de nouvelles avancées. L'éclairage que nous cherchons à mettre en valeur ne pourra toutefois apparaître pleinement qu'à deux conditions, soit l'atténuation des frontières disciplinaires traditionnelles au sein des sciences humaines et la montée d'une sensibilité nouvelle par rapport aux différences culturelles. Les francophones nord-américains, plus peut-être que tout autre peuple de ce continent, sont entrés en contact sur une période de plusieurs siècles avec un grand nombre de cultures aux accents et aux prémices fort différents. Le choc culturel qui a présidé à la naissance d'une identité francophone distincte, divisée en trois pôles dès le XVII<sup>e</sup> siècle, puis remaniée après 1850 par la montée de sous-communautés régionales fortes, n'a pas encore été abordé de manière satisfaisante, ni ses conséquences pleinement mesurées. C'est à cette tâche complexe que les chercheurs passionnés d'histoire sont conviés, à la veille d'un siècle nouveau alors que le Québec sera projeté dans un monde où la multiplicité des cultures et l'intensité des échanges atteindra de nouveaux sommets.

## Bibliographie

- Ancil, Pierre (1980), « Écrits et littérature », *Recherches amérindiennes au Québec*, X, nos 1-2, p. 22, 38, 50, 68 et 76.
- Ancil, Pierre (1983), « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL (coll. Travaux du département de géographie de l'Université Laval, 6), p. 25-39.
- Bloch, Marc (1971), *La société féodale*, Paris, Albin Michel.
- Bouchard, Gérard, et al. (1993), « Permanences et mutations dans l'histoire de la culture paysanne québécoise », dans Gérard Bouchard (dir.) et Serge Courville (coll.), *La construction d'une culture, le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 261-305.
- Charlevoix, Pierre-François-Xavier de (1744), *Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec journal historique*, 3 t., Paris.
- Chartrand, René (1993), *Le patrimoine militaire canadien : d'hier à aujourd'hui*, Outremont, Art global, t. 1.
- Côté, Louise, et al. (1992), *L'Indien généreux : ce que le monde doit aux Amériques*, Sillery, Septentrion.
- Delâge, Denys (1985), *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est : 1600-1664*, Montréal, Boréal Express.
- Frégault, Guy (1978), *Lionel Groulx tel qu'en lui-même*, Montréal, Leméac.
- Groulx, Lionel (1970), *Roland-Michel Barrin de la Galissonnière, 1693-1756*, Québec, PUL (coll. Études biographiques canadiennes).
- Guiraud, Pierre (1972), *Le moyen français*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, PUF (coll. Que sais-je ?, 1086).
- Harris, Richard Colebrook (1984), *The Seigneurial System in Early Canada. A Geographical Study*, Montréal/Kingston, McGill/Queen's.
- Hatch, Alden (1959), *The Miracle of the Mountain, The Story of Brother Andre and the Shrine of Mount-Royal*, New York, Hawthorn Books.
- Jaenen, Cornelius (1976), *Friend and Foe, Aspects of French-Amerindian Cultural Contact in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Toronto, McClelland and Stewart.
- Lacoursière, Jacques (1995-1996), *Histoire populaire du Québec*, 2 t., Sillery, Septentrion.
- Linteau, Paul-André (1992), *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal.
- Louder, Dean, et al. (1994), « La francophonie nord-américaine. Mise en place et processus de diffusion géohistorique », dans Claude Poirier (dir.), *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 185-202.
- Louder, Dean R., et Eric Waddell (dir.) (1983), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL (coll.

- Travaux du département de géographie de l'Université Laval », 6).
- Mailhot, Laurent (1975), *La littérature québécoise*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, PUF (coll. Que sais-je ?, 1579).
- Massignon, Geneviève (1962), *Les parlers français d'Acadie. Enquête linguistique*, 2 vol., Paris, Klincksieck.
- Mathieu, Jacques (1991), *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Sainte-Foy, PUL.
- Mathieu, Jacques (1995), « Pour une morphogénèse du passé », dans Jacques Mathieu (dir.), *La mémoire de la culture*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 3-27.
- Mathieu, Jacques, et Jacques Lacoursière (1991), *Les mémoires québécoises*, Sainte-Foy, PUL.
- Miron, Gaston (1994), *L'homme rapaillé. Poèmes 1953-1975*, Montréal, L'Hexagone.
- Moore, Christopher (1988), « La Nouvelle-France et ses rivales, 1600-1760 », dans Craig Brown (dir.), *Histoire générale du Canada*, Montréal, Boréal, p. 122-221.
- Poirier, Claude (1994), « Les causes de la variation géolinguistique du français en Amérique du Nord, l'éclairage de l'approche comparative », dans Claude Poirier (dir.), *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 69-95.
- Roby, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1776-1930*, Sillery, Septentrion.
- Rudin, Ronald (1986), *Histoire du Québec anglophone, 1759-1980*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- Savard, Pierre (1989), « Autour d'un centenaire qui n'eut pas lieu », dans Michel Grenon (dir.), *L'image de la Révolution française au Québec, 1789-1989*, Montréal, Hurtubise HMH (coll. Cahiers du Québec), p. 105-121.
- Tocqueville, Alexis de (1973), *Tocqueville au Bas-Canada*, Montréal, Éditions du Jour.
- Tougas, Gérard (1974), *La littérature canadienne-française*, Paris, PUF.
- Trudel, Marcel (1971), *Le régime seigneurial*, 4<sup>e</sup> éd., Ottawa, Société historique du Canada.
- Valdman, Albert (1994), « Restructuration, fonds dialectal commun et étiolement linguistique dans les parlers vernaculaires français d'Amérique du Nord », dans Claude Poirier (dir.), *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 3-24.
- Waddell, Eric (1983), « La Louisiane : un poste outre-frontière de l'Amérique française ou un autre pays et une autre culture », dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL (coll. Travaux du département de géographie de l'Université Laval, 6), p. 195-211.
- Waddell, Eric (1994), « Un continent-Québec et une poussière d'îles. Asymétrie et éclatement au sein de la francophonie nord-américaine », dans Claude Poirier (dir.), *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 203-225.
- Wisse, Ruth (1996), « Is Yiddish Back ? Reaping the Benefits of English », *The Globe and Mail*, Toronto, 15 juin, p. D-5.
- Woodcock, George (1986), *Gabriel Dumont : le chef des Métis et sa patrie perdue*, Montréal, VLB.